

Une comédie sans relief

To Rome with love, de Woody Allen, États-Unis, Medusa Films,
112 min

Paul Beaucage

Numéro 244, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69377ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaucage, P. (2013). Compte rendu de [Une comédie sans relief / *To Rome with love*, de Woody Allen, États-Unis, Medusa Films, 112 min]. *Spirale*, (244), 17–18.

Une comédie sans relief

PAR PAUL BEAUCAGE

TO ROME WITH LOVE

de Woody Allen

États-Unis, Medusa Films, 112 min.

Même s'il est aujourd'hui âgé de soixante-seize ans, Woody Allen s'impose encore comme un des réalisateurs les plus prolifiques du cinéma indépendant américain. Depuis plus de quarante ans, le fameux cinéaste ne manque pas d'attirer l'attention de nombreux observateurs du septième art en tournant, en moyenne, un film par année. Cependant, en raison des déceptions qu'ont causées ses dernières œuvres de fiction chez un public exigeant, on pouvait se demander si le fébrile cinéaste new-yorkais ne devrait pas chercher un second souffle en profitant d'une pause pour essayer de se ressourcer et de renouveler sa démarche artistique. N'ayant cure des reproches qu'une partie de la critique lui adresse, Allen prolonge l'exploration cosmopolite de *Vicky Cristina Barcelona* (2008) et *Midnight in Paris* (2011) en réalisant *To Rome with Love* (2012), une comédie de mœurs fantaisiste ayant pour toile de fond la Ville éternelle. Dans cette optique, on pouvait logiquement supposer que le cinéaste tenterait de s'inspirer du cheminement d'une de ses idoles, Federico Fellini, qui a lui-même consacré une œuvre à la capitale de l'Italie : *Roma* (1972). En dépit de l'aspect expérimental de cette œuvre, le réputé cinéaste italien a su réaliser un film d'essai bien enlevé en mêlant des phénomènes réels avec des composantes fictionnelles, dans le cadre d'une quête poétique et subjective. Sachant que Woody Allen ne possédait pas une connaissance aussi approfondie de la ville de Rome que son audacieux devancier, il semblait cohérent de se demander si le réalisateur américain saurait tirer de cette cité unique les éléments nécessaires pour mettre en scène un long métrage de qualité.



To Rome with Love de Woody Allen, États-Unis, Medusa Films, 112 min.

ALLEN, PEINTRE DES RAPPORTS AMOUREUX

Fidèle à ses choix thématiques des dernières années, Allen se penche, dans *To Rome with Love*, sur les rapports amoureux qui unissent trois jeunes couples issus de milieux sociaux fort différents. À travers des récits distincts, le cinéaste tente de nous dévoiler, avec un mélange d'ironie et de tendresse, de quelle manière les liaisons se nouent et se dénouent dans la métropole italienne. Parallèlement à ces « jeux de l'amour et du hasard », Woody Allen dépeint l'aventure insolite d'un brave quidam, Leopoldo, qui accède subitement au vedettariat, avant de replonger dans l'anonymat et de ressentir, de manière fâcheuse, les conséquences de ce retour à une vie normale.

D'emblée, on peut affirmer que le couple de jeunes gens dont l'amour se révèle le plus solide est celui que constituent Michelangelo, un avocat italien, et Hayley, une touriste américaine. Plus précisément, la tentation de l'infidélité amoureuse ne semble pas les menacer. Pourtant, par moments, leurs valeurs morales respectives se heurtent avec fracas : en particulier, lorsque les parents de Hayley et ceux de Michelangelo ne s'entendent pas au sujet de l'exploitation du talent de chanteur de Giancarlo, le père du jeune avocat. Cependant, la complicité inattendue qui se développera entre Giancarlo, l'entrepreneur de pompes funèbres, et Jerry, le père de Hayley, un ancien metteur en scène et producteur de spectacles avant-gardistes ratés, assurera un dénouement fort heureux à

l'histoire des futurs époux et de leurs proches...

En ce qui a trait à Antonio et Milly, ils forment un couple de villageois candides, lesquels espèrent améliorer leur position sociale en s'établissant dans la capitale italienne. Toutefois, ces deux personnages y vivront bientôt des expériences singulières, qui mettront à l'épreuve leur volonté de demeurer fidèles à leur conjoint. En succombant à la tentation, parviendront-ils paradoxalement à consolider la relation amoureuse qu'ils entretiennent ? Pour ce qui est du tandem d'étudiants américains que composent Jack et Sally, ils vivent une relation affective harmonieuse jusqu'à l'arrivée, chez eux, de Monica, la meilleure amie de la jeune femme. Spontanément, Jack éprouve une vive attirance pour la visiteuse. Malgré ses appréhensions, il aura une aventure avec Monica, une actrice des plus manipulatrices. Néanmoins, cette infidélité suffira-t-elle à détruire les liens étroits qui unissent Jack et Sally ?

UN NAVRANT MANQUE DE PROFONDEUR

Si l'intrigue élaborée par Woody Allen comporte des pistes narratives intéressantes sur le plan structurel, on peut déplorer que le réalisateur n'approfondisse pas davantage la psychologie de ses personnages. Ainsi, les relations unissant les jeunes gens du film apparaissent bien fades, fort superficielles par rapport à ce qu'elles auraient pu devenir. En d'autres termes, le metteur en scène se contente de tracer une typologie anodine de personnages plutôt que de proposer au spectateur une étude probante de la psyché humaine. Parmi les caractères les plus frappants de l'œuvre, on remarquera celui du neurasthénique volubile que campe Jerry, celui de la psychanalyste caustique et cérébrale que représente Phyllis, celui du jeune avocat idéaliste qu'incarne Michelangelo et celui de la jeune femme romantique, sentimentale que personnifie Hayley. Malheureusement, les portraits qu'Allen brosse ici des protagonistes constituent des stéréotypes grossiers et réducteurs plutôt que de savoureux archétypes, révélateurs de certains travers propres à l'urbanité italienne, ou au monde occidental. Dès lors, le spectateur du film assiste à une enfilade de clichés touchant aux thèmes complémentaires de la fidélité et de l'infidélité amoureuses, du rêve et de la réalité. Évidemment, les jeunes gens qu'Allen dépeint s'aiment parce qu'ils sont

modernes et séduisants, et ils commettent des erreurs de jugement parce qu'ils sont inexpérimentés. En outre, le réalisateur souligne que l'être humain se voit soumis à des désirs antinomiques et que ceux-ci peuvent le placer dans des situations très périlleuses. Cependant, l'auteur ne parvient pas à nous apprendre des choses éclairantes au sujet des figures évoquées. Au-delà de l'affirmation d'une philosophie de vie simpliste, Woody Allen, le très pénétrant cinéaste de *Annie Hall* (1977), *Manhattan* (1979) et *Crimes and Misdemeanours* (1989), échoue totalement à suggérer les contradictions, la complexité de l'âme humaine.

UNE MISE EN SCÈNE ÉLÉGANTE MAIS ACADÉMIQUE

Il faut reconnaître que la mise en scène du film de Woody Allen est très soignée, même si elle ne recèle rien de particulièrement novateur. Grâce à la collaboration de techniciens chevronnés, le cinéaste réussit à adopter une écriture stylisée. Parce que les dialogues qu'il a lui-même écrits se situent au cœur de la narration, Allen a régulièrement recours au plan long et aux cadrages larges pour cerner son propos. Pour sa part, le directeur de la photographie Darius Khondji met en relief la beauté architecturale de différents bâtiments historiques. Néanmoins, Allen et Khondji tombent irrésistiblement dans le piège de l'esthétisme ou de la photogénie. De sorte que le cinéaste propose au spectateur une Rome de carte postale plutôt que la représentation d'une métropole réelle, avec sa dynamique particulière et ses mouvements contrastés, sa misère et son opulence. Or, pour composer un tel tableau, il eût fallu qu'Allen se plonge dans la capitale italienne afin d'en saisir la réalité, ce qu'il s'est indéniablement refusé à faire. Techniquement parlant, le metteur en scène se prive, de manière maladroite, des ressources propres au montage, qui aurait pu rehausser le niveau de sa comédie, en accentuer la dimension symbolique. C'est regrettable parce que, en se servant avec adresse d'un tel outil, l'auteur aurait pu rendre sa démarche narrative plus originale. Toutefois, Woody Allen préfère s'en tenir à son esthétique caractéristique, quitte à en accuser clairement les limites...

CÉLÉBRITÉ ET RICHESSE

Sur le plan du contenu, Woody Allen traite, comme dans plusieurs de ses films antérieurs, du thème de la célébrité et de son

corollaire potentiel, l'opulence. C'est ainsi qu'il nous montre, à travers le cheminement de Leopoldo, comment, dans notre monde en perpétuelle quête de vedettes médiatiques, un personnage tout à fait ordinaire, âgé d'une cinquantaine d'années, peut devenir une figure réputée essentielle, pendant quelque temps... Évidemment, cette reconnaissance nouvelle comprend sa part d'agréables moments, mais aussi d'inconvénients sensibles, comme en témoigne la difficulté qu'éprouve Leopoldo à établir des relations normales avec les gens de son entourage. Pourtant, si notre homme percevra d'abord favorablement le fait d'être débarrassé de la présence particulièrement exaspérante des paparazzi et des reporters en redevenant un simple quidam, il déplorera, après coup, le fait de ne plus pouvoir attirer l'attention des autres comme par le passé. Cela explique que le « respectable mari » en vienne à se livrer à une scène d'exhibitionnisme, au beau milieu d'une grande rue romaine, afin de susciter l'intérêt des passants. Finalement, c'est l'ancien chauffeur de limousine du quinquagénaire qui aura le dernier mot, au sujet du phénomène des inégalités sociales, en soulignant que les deux statuts concernés ne sont pas dénués de soucis, mais qu'il vaut toujours mieux « être riche et célèbre » que « pauvre et inconnu ». Il va sans dire qu'on se serait attendu à un propos plus contestataire, moins matérialiste de la part du porte-parole d'un auteur de l'envergure de Woody Allen.

Ainsi que le suggère adroitement le titre de son film, Woody Allen a cherché à rendre un hommage bien senti à la Ville éternelle. Cependant, à l'heure où la crise économique sévit de façon draconienne en Europe, il aurait été souhaitable que le cinéaste propose au spectateur une analyse poussée des phénomènes sociopolitiques qui caractérisent le pays et sa capitale. Évidemment, nous ne nous attendions pas à ce que l'auteur new-yorkais inscrive sa comédie dans le sillon des œuvres de truculents pamphlétaires italiens, comme Elio Petri ou Ettore Scola. Pourtant, on pouvait espérer qu'Allen soit en mesure de démystifier un certain nombre de clichés en ayant recours à son humour corrosif. À défaut de quoi, il s'est borné à signer une morne comédie, qui demeure impuissante à nous convaincre de son à-propos. †